

"LE FLEUVE DETOURNE" A BOUIRA Le rêve évanoui d'un lendemain enchanteur

L'Algérie avec ses hauts et ses bas, l'indépendance confisquée, le rêve évanoui d'un lendemain enchanteur qui a été détourné, c'est toute la beauté de l'image et du sens à donner au *Fleuve détourné* de feu Rachid Mimouni, ce visionnaire des temps modernes qui nous a quittés prématurément, au moment où l'on avait plus besoin de ses conseils et de son regard perçant sur la société.

Cependant, le mérite dans cette histoire revient évidemment aux responsables du Théâtre régional de Béjaïa qui ont eu l'ingénieuse idée d'adapter ce grand roman au théâtre. Une pièce savamment rythmée tant la mise en scène magistralement élaborée par l'artiste Hamida Aït-El-Hadj est des plus sensationnelles. Ce, d'autant que même les comédiens, en professionnels qu'ils sont, ont su relever le niveau du spectacle en étant à la hauteur des messages véhiculés dans cette pièce. Des comédiens qui ont égayé le public de Bouira qui s'est déplacé pour la circonstance en certaines si bien que la salle Errich, d'une capacité de 700 places, s'était avérée trop exigüe.

Dès le début du spectacle, le décor est planté. Dans l'Algérie des années 1980, soit l'Algérie d'après l'indépendance, avec ses contradictions, faite de buildings et de monuments érigés en l'honneur des martyrs de la Révolution justement, Mohand Larbi N'ath Mezghan, un chahid, est réveillé d'un coma qui aura duré 25 ans. Le chahid ressuscité se réveille et constate que son nom est porté sur la stèle des martyrs où sont également inscrits les noms de ses compagnons d'armes. Remarquant toutes les contradictions de l'après-indépendance, il réalise désespérément combien son rêve d'une Algérie prospère et juste a été détourné, comme ce fleuve détourné où le combat dans lequel il fut blessé en sommant dans un coma s'est déroulé. Son compagnon d'armes, Ali, est le seul parmi les vivants qui le reconnut alors que son cousin, le maire, le niait à cause de la gloire qu'il en tirait du nom de chahid qu'est justement Mohand Larbi. Ali le compagnon d'armes est considéré par les forts du



moment comme un fou tant il dénonce à longueur de journée les apostats et tous ceux qui avaient confisqué l'indépendance du pays, et qui ont foulé aux pieds les principes de Novembre et la justice sociale qui y était consacrée. On en veut comme preuve de cette injustice cette séquence où l'on montre cette femme battue qui pleure sa fille qui lui est arrachée juste après la naissance.

Et puis comme pour en finir avec ce ressuscité qui gêne bien des appétits de ceux qui se sont installés dans leur Pathmos, Si El-Mokhtar, le père du maire et cousin de Mohand Larbi N'ath Mezghan, chargera Flytox, un chasseur de prime, de s'occuper de ce chahid ressuscité et trop encombrant. Un rendez-vous lui a été donné au cimetière dans le but de voir sa femme Houria "Liberté" et son fils Idir "Vie" (tout un symbole). Mais voilà, avant le rendez-vous, le chahid verra Ali qui le déconseillera d'y aller en l'orientant vers son père. Mais sans résultat. Mohand alla quant même. Mais en faisant un petit retard, un saoulard passa par le cimetière. Flytox, le prenant pour le chahid, le prit en photo et s'apprêtait à le tuer quand il s'aperçut qu'il ne s'agissait pas du vrai chahid. Il le chassera des lieux et puis vint le vrai Mohand Larbi N'ath Mezghan tout naïf et qui croyait trouver en

ces lieux, comme le lui avait promis son cousin Si El-Mokhtar, sa femme Houria et son fils Idir. Au moment où il tourna sa tête et que Flytox allait lui tirer une balle dans la tête ressurgit le saoulard, et l'ignoble plan de Si El-Mokhtar échoua.

Le vrai moudjahid Ali ramena le fils Idir pour voir son père. Idir (Lotfi Double Kanon), dans un long discours qui fera pleurer même l'assistance, reprocha au père ressuscité son absence pendant toute la durée des misères endurées par la mère et le fils, depuis les privations de tous genres jusqu'aux violations des domiciles et des égorgements opérés par les terroristes intégristes, une scène ajoutée par la metteur en scène pour inclure la période du terrorisme vécue par l'Algérie.

A la fin, et entendant tous ses reproches, Mohand Larbi N'ath Mezghan voulait se tirer une balle dans la tête quand le fils se reprit et appela son père et lui pardonna.

Celui-ci se ressaisit et, en présence du vrai compagnon Ali, le père et le fils se réconcilièrent. Le fils reconnaissant en son père tous les sacrifices qu'il avait consentis et lui pardonnant son absence pendant les durs moments. Une fin où l'image qui vient au spectateur averti rappelle la fameuse réconciliation nationale, mais aussi, le réconciliation de l'Algérie avec lui-même, avec son prochain et avec son histoire.

En somme, une pièce théâtrale magistralement menée par des artistes de renom tels que Mourad Khan dans le rôle de Mohand Larbi N'ath Mezghan, Réda Doumaz dans le rôle de Ali, ou encore Rachid Maâmria (le maire), mais surtout Belkacem Kaouane dans le rôle de Mohand ou Chaâbane, le saoulard qui fera éclater de rire la salle tant il était formidable dans son rôle, Donyia Hamdaoui et son *achewiq* chanté en kabyle et qui fait émuouvoir les cœurs les plus durs, et enfin Lotfi Double Kanon dans le rôle de Idir, le fils de l'Algérie indépendante qui finira par pardonner aux anciens tous leurs errements.

Y. Y.

A Tala Amara, les Amraouas rendent hommage à Sihem Stiti

La chanteuse Sihem Stiti a eu droit, vendredi dernier, à un hommage digne des plus grandes artistes de ce monde. L'initiative de la dynamique association Les Amraouas, visant à fêter la femme en général, s'est déclinée en une récompense juste et à la hauteur du talent et de la générosité d'une grande chanteuse. Une artiste à la voix fraîche et allègre qui sait la transformer quand il le faut en une voix chaude et profonde, somptueuse et douce. Non voyante, ses chansons entraînent vers la lumière.

Le tout-Tala Amara dans la banlieue de Tizi-Ouzou s'est donné rendez-vous à la place du village pour accueillir son icône habillée d'une robe kabyle bleue parée d'argent. Son apparition a été saluée par une salve de youyous. La chanteuse au sourire contagieux était entourée de sa famille. Elle choisit de prendre place parmi la foule entourée d'une grappe d'enfants comme Kati qui ne la quittait plus. Sur scène, Hakima Oukidja, une chanteuse du village, n'a pas tari d'éloges à son égard.

Moment fort de la cérémonie à laquelle a pris part le directeur de la culture de Tizi-Ouzou. A la fin de son tour de chant qui a subjugué l'assistance suspendue à ses lèvres, elle reçut des mains de l'artiste Hacène Ahres un bouquet de fleurs, un cadeau et un portrait.

D'une voix émue, elle a eu des mots pleins de candeur et de douceur à l'adresse des nombreuses femmes pré-

sentées à la cérémonie. Sa chanson fétiche *Alahav* arrachera des larmes aux plus insensibles : Amis, entourez-moi / Vous êtes mes saints protecteurs / J'ai peur d'être seule.

Sihem qui a chanté à Paris espace Reuilly le 11 février dernier évoquera pour nos lecteurs les épreuves endurées avant son départ. A 36 h du gala, elle ne savait pas si elle partait ou pas. Elle ne s'est vu délivrer son visa que la veille de son départ. Cela après l'intervention personnelle du cabinet Sarkozy auprès du consulat français. Ne voulant pas mêler politique et culture, elle plaide plutôt pour plus de considération pour les artistes algériens. Comble de l'ironie, Sihem Stiti sera surprise d'apprendre à son retour de France qu'une fin de non-recevoir a été signifiée à sa demande de visa !

En métropole, Sihem a également chanté au Centre culturel algérien et dans la salle de spectacles de BRTV. Son rêve : chanter au Zénith et pourquoi pas à Bercy. Elle ne manquera pas de remercier Yasmîna qui est sa confidente, mais aussi sa sœur et tendre amie, Kamel Hammadi et tous les autres artistes, Omar Mezaït, Kamel Thawthith ainsi que toute la communauté algérienne. Sihem Stiti chantera de nouveau début avril en France aux côtés de Celina, Guerbas, Allilou, le groupe Thighri, Iguercha. Mais à la condition que l'on daigne lui délivrer son visa à temps !

S. Hammouch

EVOCATION MOULOUD FERAOUN

LA GRANDEUR D'UN HOMME

Là où tout au long de cette première quinzaine de ce mois de mars au rythme d'une multitude d'activités, qualitativement et quantitativement significatives, tenues en plusieurs endroits à l'occasion du 40^e anniversaire de l'assassinat de l'un des plus grands écrivains algériens d'expression française, tombé sous les lâches balles de l'OAS à El Biar, en compagnie de 5 autres compagnons français et nationaux, un certain 15 mars 1962 à l'orée de l'indépendance définitive de l'Algérie, Mouloud Feraoun en l'occurrence. Ce qui qui s'est instauré en une tradition annuelle, ancrée dans les habitudes de la région, a été réédité et encore une fois le tout-Tizi était au rendez-vous habituel de la rencontre avec l'auteur du mythe *Le Fils du pauvre*.

La librairie Cheikh a, dans une initiative originale, ouvert la voie par l'organisation de journées portes ouvertes du 3 au 8 mars sur les romans de l'enfant de Tizi Hibel, suivies d'une vente promotionnelle et d'une table ronde articulée autour du thème "L'homme et l'œuvre", et ce, en présence de l'écrivain-romancier. La maison de la culture a pris le relais le long de trois autres jours, du 12 au 15



mars, par une exposition de photos et de coupures de journaux retraçant sa vie sous ses multiples facettes, œuvre de l'association Issegh de Souamaïa. Cette manifestation prend fin avec une conférence-débat sous le thème "La cité des roses : présentation du livre de Mouloud Feraoun", animée par son fils Ali Feraoun.

Au niveau de l'université de la même ville, portant le nom d'un autre illustre écrivain et homme de culture, Mouloud Mammeri, le mérite de l'initiative revient au vice-rectorat chargé des relations extérieures et des manifestations culturelles de prendre exemple

sur les deux sus-cités. En effet, une journée commémorative sous le thème "L'assassinat de Mouloud Feraoun et ses compagnons" est organisée avec la participation de l'association des amis de Max Marchand (assassiné le même jour et sur le même lieu que Feraoun), de Feraoun et de ses compagnons.

Une conférence dans la foulée des activités est animée par Sylvie Thenault, Jean Philippe Ould Aoudia, Louise Caux et Georges Morin.

Le long de cette commémoration, tout le monde est revenu sur le parcours exemplaire et riche de l'écrivain et l'itinéraire atypique de l'homme dont la vie fut brutalement et sauvagement interrompue par la folie d'un commando d'assassins. "Feraoun était d'une intelligence si fertile qu'il pouvait léguer à la postérité plus qu'il en a laissé", regrettait-on à l'unanimité.

Mouloud Feraoun est né le 8 mars 1913 à Tizi Hibel, dans les régions des Ath Douala, sur les hauteurs de Kabylie. Après les rudiments de l'éducation qu'il a acquis à l'école d'un village voisin, il est admis à l'école primaire de Tizi Ouzou, avant de rejoindre l'école normale de Bouzaréah. Il devient

par la suite instituteur à Taouirt Moussa, l'école qu'il a fréquentée pour la première fois de sa scolarisation. Il occupera quelques années plus tard le poste de directeur de l'école du Clos Salembier et est nommé ensuite inspecteur des centres sociaux à Alger toujours.

C'est dans l'enceinte de ce dernier qu'il sera assassiné par un commando de l'OAS en compagnie de cinq de ses compagnons, à savoir Aimar Robert, Basset Marcel, Marchand Max, Hamoutène Ali, Ould Aoudia Salah.

Mouloud Feraoun a laissé une œuvre littéraire monumentale qui est aujourd'hui une référence dans le genre et objet d'études multiples, dont trois romans et un recueil de poésie dédié au grand poète Si Moh u Mhéné. Plusieurs de ses livres à l'instar du *Fils du pauvre*, *Les chemins qui montent* et *La terre et le sang* ont connu un succès mondial et ont été traduits dans plusieurs langues.

Aujourd'hui, Fouroulou repose pour l'éternité à Ighil Nezman, son village qu'il a admirablement peint dans ces romans et qu'il n'a jamais réellement quitté.

R. A.

"EXPLOSION CULTURELLE"

C'est toujours avec émotion que l'on vient évoquer le 15 mars 1962, date gravée dans la mémoire collective. Mouloud Feraoun, ce monument de la plume, qui tire son inspiration au fin fond de la société algérienne et particulièrement kabyle, pour la hisser aux cimes du Djurdjura, en empruntant les chemins qui montent, au sommet de la gloire, et défier une société d'un ordre établi, qu'il marque de son empreinte, au péril de sa vie. Tout comme Victor Hugo, qui met en évidence les *Misérables*, pour marquer les consciences de la bourgeoisie et de l'aristocratie françaises, censées être immortelles.

Mouloud Feraoun, dans *Le Fils du pauvre*, lève le rideau sur la tragédie que se joue dans les coulisses coloniales, et dénonce avec vigueur les inégalités, en affirmant, sans réserve, son appartenance aux hommes libres et au génie humain, en dépit de toutes les brimades et du refus de toutes concessions.

Ce Che Guevara de la plume symbolisera la grandeur pour les futures générations. A ce titre, je lui dédie ce poème intitulé : "Explosion culturelle", que j'ai écrit dans la douleur des séquelles des débats culturels de 1981, pour dénoncer le journal où écrivait Abdiche

Boussaâd son billet pour avoir fait l'impassé sur le 15 mars 1981, date de la commémoration de la disparition d'un homme de cette envergure.

Il est dans mes habitudes d'acheter quotidiennement le billet

Qui vous permet de prendre le train pour n'importe quelle destination du territoire national. Le billet culturel m'a conduit vers les chemins qui montent, un 15 mars 62 j'ai vu mourir le fils du pauvre, j'ai vu mourir le fils du peuple dont la portée de son écrit a légué au peuple algérien un héritage couronné du prix Nobel, le sacrifice de sa vie.

Les esprits étaient-ils occupés aux débats culturels, pour passer sous silence un homme qui a marqué de sa plume en sang la littérature algérienne de l'histoire contemporaine ?

Khelifa Djera,
écrivain poète

ACTU Cult

VENISSAGE

Oulhaci, présences...furtives
Le mercredi 21 mars 2007 à 16h. Exposition du 22 mars au 10 avril 2007 du samedi au jeudi de 10h à 18h à la Galerie Esma, centre des Arts - niveau 108, Riadh El Feth - Alger